

Muses et gorgones de l'architecture identitaire

Daniel LE COUEDIC

Dans un contexte de dissolution des doctrines et d'éclatement des théories, les façons de concevoir et d'apprécier les architectures et leurs assemblages ont notoirement évolué ces dernières années. Le foisonnement de la production et l'impossibilité conséquente de tenir un front ont conduit à une tolérance sincère ou dépitée. Toutefois, attribuer d'emblée un caractère identitaire aux édifices ou prétendre ultérieurement le déceler relève toujours, pour les uns, de l'heureuse inspiration des muses alors que d'autres n'y voient qu'une horrible grimace des gorgones. Nous en avons déjà fait la constatation à Brest, en 2003, lors d'un premier colloque consacré à ce thème¹. Il est donc légitime de s'interroger sur cette relance de la discussion, dont la justification ne peut résider que dans la production de nouvelles pièces à verser au dossier. Ce qui est bien le cas, nous semble-t-il, dans trois registres : la critique architecturale et urbanistique ; la considération des analystes et des chercheurs ; la conscience sociale des enjeux.

Architecturer, c'est prolonger l'histoire



Jean-Louis Chanéac, *Porte du quartier « Val village », Val d'Isère, 1989.*
Région Rhône-Alpes/Inventaire.

¹ Intitulé « Architecture, contexte, identités : Les défis du nouveau siècle », le colloque s'était tenu à Brest, les 16, 17 et 18 octobre 2003, à l'initiative de deux laboratoires de l'Université de Bretagne Occidentale : l'Institut de Géoarchitecture (EA 2219) et le CRBC (UMR 6038). Les actes en ont été publiés : Le Couédic Daniel, Simon Jean-François (sous la direction de), *Construire dans la diversité : Architecture, contextes, identités*, Rennes, PUR, 2005.

La publication posthume des réflexions de Jean-Louis Chanéac, en 2005, a révélé la difficulté à se défaire de cette préoccupation ou à ne pas y faire retour. Membre du *Groupe international d'architecture prospective* (GIAP) présidé par Michel Ragon, chante alors des métamorphoses radicales, notre homme avait atteint la notoriété dans les années 1970 en préconisant des villes-cratères, en dessinant des macro-structures habitées et en imaginant des « araignées de l'espace » dans l'allégresse scientifique et technicienne qui habitaient alors ses compagnons de route : Paul Maymont, Walter Jonas et Nicolas Schöffer, notamment. Trente ans plus tard, il en était venu à la conviction d'une « pause nécessaire » afin de définir « une véritable architecture régionale », seule capable à ses yeux d'offrir « la sécurisation formelle de l'espace architectural ». Et de s'en expliquer ainsi :

« Qui ne ressent la nostalgie de l'espace protecteur de la casbah ou des vieux quartiers des villes européennes avec le lacs des rues, le paysage de l'enchevêtrement des toitures »².

La conclusion était forte et sans appel : « la prospective ne peut faire l'économie du passé et de la différence ». Le Corbusier n'en vint jamais à une péroration aussi explicite ; il s'était pourtant avancé sur une même voie, avec des mots similaires, dans un article dont le titre ne laisse d'étonner : « Le folklore est l'expression fleurie des traditions ». Opposé au démantèlement du vieil Alger, il en décrivit avec émotion les irremplaçables mérites, quitte à contredire la célèbre vindicte par laquelle il avait naguère débuté *Urbanisme* :

« Il n'y a pas une roue dans les rues de la Casbah, pas une voiture, pas un vélo, rien que des piétons. Car les rues sont raides, impitoyablement coupées de marches. (...) Elles sont si étroites que les étages en encorbellement se touchent souvent aux toitures : ombre et abri »³.

Avec un tel antécédent, Chanéac pouvait expliquer sans ambages – et bien sûr sans regrets – ses réalisations controversées de Val-d'Isère, que ses contempteurs avaient attribuées, à tort donc, à un coupable relâchement ou à l'obligation d'y consentir pour préserver l'activité d'une agence singulièrement désertée. Chez lui, la remise en question avait été patiente et sa conclusion

² Chanéac Jean-Louis (pseudonyme de Jean-Louis Rey), *Architecture interdite*, Paris, Linteau, 2005, p. 93.

³ Le Corbusier, « Le folklore est l'expression fleurie des traditions », in *Voici la France de ce mois*, Vol. II, n° 16, juin 1941, p. 31.

soigneusement argumentée. Hans Ibellings ne s'est pas embarrassé de telles précautions pour ébranler la conviction d'un inéluctable gonflement de la vague *supermoderniste*, qu'il avait lui-même propagée en 1998⁴. Six ans plus tard, il a présenté un tout autre tableau témoignant de la vigueur d'un courant qu'il a qualifié d'*unmodern* et baptisé « traditionalisme contemporain », dont il situe l'essor en 1990. Soulignant le divorce entre la majorité des architectes et des critiques – hostiles à cette tendance – et les promeneurs comme les occupants de ces édifices – très satisfaits de son épanouissement –, il se refuse à y voir un conservatisme obtus⁵. Ibellings préfère diagnostiquer un salubre contrepoids à la modernité débridée permettant de mettre en scène simultanément les deux visages, paradoxaux mais complémentaires, de notre époque sans certitudes.

Une telle dialectique ne réclame nulle modération des partis. Pourtant, classé naguère dans la catégorie des *supermodernistes* – très mal cernée, il est vrai –, Jean Nouvel s'en démarque depuis régulièrement et semble même prêter désormais allégeance à la longue durée. Dans la tirade lyrico-prophétique du *Manifeste de Louisiana*, en 2005, il a livré son nouveau credo : « Architecturer, c'est prolonger l'histoire vécue et les traces des vies précédentes, c'est être attentif à la respiration d'un lieu vivant, à ses pulsations »⁶. On peut bien sûr y voir une ruse destinée à se distinguer avantageusement de son principal rival en théorie-spectacle, Rem Koolhaas, adepte provocateur du *junkspace* et amateur de slogans à l'emporte-pièce : « *fuck the context* » ! Ce serait toutefois négliger quelques réalisations anciennes qui relevaient déjà de cette intention encore inexprimée. Il en allait incontestablement ainsi de l'hôtel Saint-James élevé à Bouliac en 1990 : ses volumes et le choix d'un acier corten, dont la rouille partageait la couleur de la terre avoisinante, n'auraient pas été désavoués par les régionalistes de l'entre-deux-guerres.



Jean Nouvel, Hôtel Saint-James, Bouliac, 1990. M.Velly

Un autre régionalisme

Un tel parrainage ne convient évidemment pas aux aspirations de Jean Nouvel qui, dans sa croisade « pour le spécifique, contre le générique », accepterait sans doute plus volontiers l'onction de Christian Norberg-Schulz, partisan d'une « nouvelle approche phénoménologique [qui permettrait] de se lier d'amitié avec l'environnement » et de trouver ainsi « un équilibre existentiel »⁷. Il faut toutefois se garder des explications *a posteriori*. Achévant la tour Agbar, à Barcelone en 2005, Nouvel en expliqua le couronnement en dôme oblong par une assimilation qui put laisser pantois : « Pour mon dessin, je me suis inspiré d'un massif rocheux mythique de la région, Montserrat, haut-lieu spirituel de la Catalogne »⁸. Certes, l'érosion a donné à cette fameuse montagne un relief dont la dentelure s'adoucit en coupoles, mais la référence laissa circonspect et la réception en fut d'ailleurs mitigée. On ne saurait pour autant condamner systématiquement la démarche : en d'autres circonstances, elle a rencontré l'adhésion et même permis de réhabiliter la création inspirée souvent tenue en suspicion. Ainsi, commentant le Parlement d'Écosse, œuvre ultime d'Enric Miralles associé à Benedetta Tagliabue, Catherine Slessor a écrit :

« Il est constitué de buttes topographiques à la fois abstraites et contextuelles issues du plus profond de la conscience primitive

⁴ Ibellings Hans, *Supermodernism : Architecture in the age of globalisation*, Rotterdam, Netherlands Architecture Institute, 1998.

⁵ Ibellings Hans, *Unmodern architecture : Contemporary traditionalism in the Netherlands*, Rotterdam, Netherlands Architecture Institute, 2004.

⁶ Nouvel Jean, Juul Holm Michael, *Louisiana manifesto*, Humlebaek, Louisiana Museum of Modern Art, 2008.

⁷ Norberg-Schulz Christian, *L'art du lieu : Architecture et paysage, permanence et mutation* Paris, Le Moniteur, 1997.

⁸ Schmitt Olivier, « Jean Nouvel : la tour d'un illusionniste », in *Le Monde* 2, 17 septembre 2005, p. 56.

locale ; il exprime le lien historique et ombilical entre cette terre et son peuple »⁹.



Enric Moralles, Benedetta Tagliabue ; Pàrlamaid na h-Alba (Parlement d'Écosse), Edimbourg, 1999-2004. DR.

Cet étrange bâtiment avait soulevé bien des polémiques depuis le concours qui l'avait consacré jusqu'à l'ultime et considérable ajustement financier nécessaire à son parfait achèvement. Mais la reconnaissance qu'il reçoit désormais vient corroborer l'intuition de Maurice Marchal, persuadé dès 1926 du primat d'une ratification politique¹⁰. C'est en effet de la dévolution des pouvoirs, dont elle bénéficia le 1^{er} juillet 1999, que l'Écosse tira le désir de cet édifice et l'audace de sa réalisation. La confiance qu'elle insuffla, permit d'éloigner la tentation de recourir par principe à un maître d'œuvre écossais, écartant ainsi le soupçon d'un nationalisme du sang, que les gorgones exigent parfois. Miralles le Catalan ne chercha nullement à paraphraser d'antiques édifices, mais n'échappa guère pour autant au patrimoine dont il ne fut en l'occurrence que le dépositaire d'un instant. Il s'offrit à lui de curieuse manière mais il sut en saisir l'opportunité et le transmuter en métaphore. Il s'ouvrit sans détour de cette alchimie et de l'importance qu'avait eue pour lui la découverte fortuite d'un tableau de Gilbert Stuart peint en 1782. Un patineur, dans son mouvement, y déployait son manteau noir d'étrange façon. Moralles en déduisit la forme de ses panneaux de façade. Et Pierre Chabard de conclure, étonné et admiratif : « Le paysage écossais

⁹ Slessor Catherine, « Brave heart... écossais : Le nouveau parlement écossais, Edimbourg (Royaume-Uni) », in *Architecture d'intérieure – Créé*, n° 317, décembre 2004, pp. 94-103.

¹⁰ Marchal Maurice, « La Bretagne et le monde moderne », in *Breiz Atao*, n° 3 (87), mars 1926, pp. 652-653.

peuplé de nuages, de personnages et d'architectures, aperçu sous la manche repliée du grand homme, c'est ce qu'il aurait voulu retrouver dans les fenêtres du parlement »¹¹.

Une tour dominant le ciel de la Catalogne, le parlement d'une nation retrouvant des pouvoirs ancestraux si longtemps confisqués : nous voici bien loin de l'habitat, qui est placé au cœur de nos débats. De surcroît, les mots manquent pour qualifier ces pratiques, sauf à réactiver « régionalisme », ce que font désormais, sans craindre l'opprobre, certains de nos architectes les plus en vue. Yves Lion, qui a reçu depuis le Grand Prix de l'Urbanisme, s'y était essayé avec conviction dès 1994 :

« Je m'intéresse de plus en plus au régionalisme (..) Je cherche des éléments adaptés au climat et à une culture locale. Cette attention au caractère régional nécessite un peu de modestie, de sincérité et de morale, mots que mes étudiants semblent aujourd'hui heureux d'entendre »¹².



Henri Godbarge, Villa Mendichka, Urrugne, 1911. DLC.

Si Yves Lion use du mot régionalisme, ce n'est évidemment pas pour relever le flambeau des Hémar, Gomez ou Quételart, qui l'illustrèrent jadis. Il n'est certainement pas davantage dans ses intentions de donner quitus aux néo-régionalismes qui ont submergé la France de 1960 à 1990. Et sans doute se défie-t-il tout autant des opérations qui les perpétuent maintenant sous divers pseudonymes, *alter architecture* notamment¹³. En effet, alors que leur emprise décline sur les maisons individuelles construites à l'unité, ils accompagnent en toute désinhibition

¹¹ Chabard Pierre, « Parlement d'Écosse, Holyroad, Edimbourg, Écosse », in *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 356, janvier-février 2005, pp. 108-117.

¹² Lion Yves, « Faisons des toits », in *AMC*, n° 52-53, juin-juillet 1994, p. 92.

¹³ Cf. Culot Maurice et Alii, *Alter architecture*, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 2005.

l'essor du *New urbanism* et de ses avatars. C'est incontestablement la plus spectaculaire des évolutions constatées ces cinq dernières années : nous aurons à y revenir mais, auparavant, sans doute faut-il s'attarder sur la situation de la maison-marchandise vendue à la pièce, qui s'émancipe en profitant de l'évanouissement de l'état, de l'affaiblissement des règlements et des contrôles, du désappointement de ceux qui naguère la régentaient, et bien sûr en se vantant de prétendues vertus environnementales. Ce qui engendre un éclectisme inattendu faisant même place, parfois, à des succédanés du Mouvement moderne remportant là une victoire à la Pyrrhus. Cette constatation pousse par ailleurs à reconsidérer le système en trois mouvements conduisant à la série marchande, qui avait fonctionné dans les cycles précédents et semblait capable d'en susciter de nouveaux.

La circulation de la marchandise

Un tel système avait incontestablement présidé à l'avènement de la première « maison à la portée de tous ». Le stade des prototypes s'était situé à la fin du XIX^e siècle et avait eu pour double creuset le *domestic revival* et les romantismes nationaux. Ses principaux spécimens sont recensés dans les histoires de l'architecture, leurs maîtres d'œuvre en sont de grandes figures : Lethaby, Voysey, Jurkovic, etc. Durant l'entre-deux-guerres, une petite série s'en était décalquée, faite en France des réalisations d'architectes honorables mais de moindre envergure, qui donnèrent substance au régionalisme soutenu par la coalition hétéroclite des nostalgiques, des déterministes férus de géographie, des organisateurs du tourisme naissant et des idéologues du centralisme voyant là une occasion de déjouer les autonomismes en troquant l'être contre le paraître. En dépit de son hétérogénéité, il trouva sa théorie, notamment sous la plume alerte de Léandre Vaillat¹⁴. Plus nombreux, moins imposants, mieux répartis, souvent accessibles et régulièrement présentés dans la presse, les édifices l'illustrant devinrent la référence de la « belle maison », d'autant que leurs possesseurs, par leur position sociale – artistes, professions libérales, négociants –, possédaient un fort pouvoir d'entraînement. La grande série néo-régionale, qui a déferlé à partir des années 1960, en a découlé, mais dans une production ne retenant que les signes et faisant l'économie d'un architecte. Une alliance objective présida au succès de l'entreprise. Elle canalisa en effet, à son profit, l'intense frustration et le puissant retour du refoulé envahissant alors ceux qui avaient, certes, profité de la prospérité des Trente Glorieuses, mais estimaient désormais avoir payé cette entrée en modernité d'une honteuse dilapidation de

l'héritage ancestral. L'État, désireux d'étouffer les pulsions identitaires qui en résultaient, mais aussi de réorienter sa politique du logement vers l'accession à la propriété d'une maison individuelle, conjuga sa propagande avec la mercatique des sociétés commerciales appelées à en tirer profit¹⁵.



Bernard Guillouët, *Maison G.*, Arradon, 1967. DLC.

La circulation de la marchandise impose de renouveler périodiquement les modèles pour stimuler le désir, ce qui implique d'être en phase avec les grandes préoccupations de l'heure. À la fin des années 1970, ce principe permettait de pronostiquer la prochaine arrivée au stade de la série marchande d'un second enchaînement décalé de deux décennies. Les réalisations américaines de Wright, Purcell & Elmslie, Greene & Greene notamment, influencées par le transcendantalisme d'Emerson et le naturalisme de Thoreau, en avaient constitué les prototypes. La petite série associée s'était répandue après la seconde guerre mondiale de part et d'autre de l'Atlantique. En Europe, la Norvège et la Finlande avaient été pionnières, suscitant de multiples foyers ultérieurs jusqu'en France où Lajus, Sallier, Courtois, Gimonet, notamment, s'acquirent une remarquable réputation. La Bretagne y vit même l'occasion de revivifier sa quête identitaire et trouva une phalange inspirée – Guillou, Guillouët, Petton, etc. – pour constituer une véritable école. Les premiers éléments de la grande série de ce qui aurait constitué un néo-néo-régionalisme apparaissaient déjà, prêts à prendre la relève. Certaines sociétés, tel Trecobat dès 1980 avec « Nature et bois », se dotèrent même de filiales idoines. Mais l'échec de Valéry Giscard d'Estaing aux élections présidentielles de 1981 sonna immédiatement le glas de sa politique du logement, que Roger Quilliot remplaça par un soutien ostentatoire au locatif et au collectif. La crise économique, qui dévoila enfin sa profondeur,

¹⁴ Cf. Vigato Jean-Claude, *L'Architecture régionaliste : France, 1890-1950*, Paris, Norma, 1994.

¹⁵ Le Couédic Daniel, *La maison ou l'identité galvaudée*, Rennes, PUR, 2003.

fit le reste : le secteur du logement entra vite en dépression et la maison en pâtit spécialement, au point d'être devancée par le collectif après avoir côtoyé les 80 % de mises en chantier au terme des années 1970.

La légère embellie du début des années 1990 augmentée par divers dispositifs, dont le prêt à taux zéro instauré en 1995, réactiva la mécanique. Curieusement, les fabricants qui avaient survécu à la crise et parfois profité de la concentration qu'elle avait suscitée semblèrent d'abord renoncer aux évolutions qui s'étaient dessinées entre 1974 et 1981. Ils s'en remirent à d'anciennes formules péniblement dissimulées derrière quelques ajustements sémantiques : les maisons néo-régionales devinrent ainsi « traditionnelles classiques », mais leur commercialisation s'appuya sur les arguments de naguère désormais propagés par internet. Le site les Maisons de l'Avenir proclamait : « Chaque région a ses particularités, des valeurs et des traditions, une solidarité régionale que nous entendons défendre ». Celui des Maisons Phénix n'était pas en reste, annonçant : « Notre objectif est de construire des maisons qui s'adaptent à l'architecture locale, qui se fondent dans le paysage ». Ce rabâchage fut bref.

Haute qualité et *Existenzminimum*

En fait, la situation avait notablement évolué car le secteur marchand avait perdu entre temps celui qui avait été son allié le plus efficace dans la définition des modèles : l'État, qui délaissait ses anciens bastions – les directions départementales de l'Équipement et leurs subdivisions – et se désintéressait de la norme, qu'il avait naguère imposée. Progressivement, les concepteurs de lotissements oublièrent les anciens ukases architecturaux, d'autant plus aisément que les pulsions identitaires se reportaient sur d'autres domaines. L'impression fallacieuse d'un retour durable à la prospérité et la montée en puissance de la « société des individus » engendrèrent alors une diversité saturée d'éléments très inattendus : colonnes, frontons, toitures tronquées ou cintrées se multiplièrent à l'envi¹⁶.

Il est bien difficile d'inscrire ces produits disparates dans un cycle ternaire. Le seul enchaînement en trois phases que l'on puisse évoquer ramène aux moments où l'architecture, privée de substrat idéologique, s'était offerte à l'hédonisme, n'engendrant guère d'auteurs ni de prototypes susceptibles de faire référence. On pense à l'éclectisme qui domina jusqu'à la Grande Guerre et trouva parfois encore un refuge dans l'Art Déco, puis à la flambée du post-modernisme ironique des années 1980. Mais alors, plus qu'à ses prédécesseurs organisés selon des phases méthodiquement élaborées et justifiées, ce cycle s'apparenterait au système de la mode, qui ne saurait fonder un marché durable

dans un domaine si chargé affectivement et concernant un produit aussi onéreux que la maison. Il pourrait cependant en aller tout différemment, après ce moment de turbulence, sous l'influence d'une mise en norme du développement durable initiée par la promotion du concept de haute qualité environnementale (HQE) à l'aube des années 1990. En effet, cette procédure aux multiples volets s'est progressivement réduite à un affichage des performances énergétiques des maisons proposées sur catalogue ou dans les « villages expo » qui se sont multipliés, ce que le label « Bâtiment basse consommation » (BBC) est venu confirmer. Tout fabriquant se doit désormais de l'exhiber, mais en ayant soin de dissimuler la répercussion des dépenses engagées pour satisfaire à ses exigences¹⁷. La situation pécuniaire de la clientèle escomptée – toujours plus inconfortable et fragile – nécessite en effet de commercialiser à prix constant, voire de le diminuer.

Dans ce contexte, plusieurs mesures ont été mises à contribution pour maintenir les marges, du sophistiqué *pass-foncier* à la simple réduction des surfaces. Mais une autre idée s'est vite insinuée : la crédibilité du label BBC pourrait bien se trouver renforcée si l'édifice était dépouillé de toute ostentation au profit bien visible de ce seul objectif : l'économie d'énergie. Ainsi, une « maison-calorimètre » deviendrait un objet non plus désirable pour ses signes extérieurs de (relative) richesse architectonique, mais contributif à une vertueuse ascèse grandement valorisée sur le mode d'une nécessaire repentance pour un passé de gaspillage. Exit dès lors la profusion des signes identitaires, du naturalisme des premiers émois environnementaux et plus encore d'un hédonisme joyeux : volume simplifié jusqu'au plus élémentaire de la géométrie, toiture plane ou monopente, modération réduite à néant s'imposent. Encore fallait-il que cette pauvreté obligée trouvât une valorisation en prenant place dans un récit architectural, ce qui offrit un inattendu regain au fonctionnalisme, que Camille Mauclair avait qualifié jadis de « nudisme des modernes ». Les prototypes de l'enchaînement ternaire, qui pointe à nouveau, se trouvent non seulement dans les grandes villas de l'étincelant premier XX^e siècle architectural, mais encore, de façon aujourd'hui sans doute plus convaincante, dans les essais d'*Existenzminimum* chers à la Nouvelle Objectivité, qui proposa déjà une grande série, mais toujours sous la forme d'opérations groupées. La petite série à l'unité fut plus rare, mais a bel et bien existé au cours des décennies 1950 et 1960, comme en témoignent les nombreux guides régionaux d'architecture du XX^e siècle

¹⁶ Le Couédic Daniel, « La maison d'abord », in *Nouvelles périphéries urbaines*, Rennes, PUR, 2010.

¹⁷ Depuis, dans les publicités, la référence à la norme thermique RT 2012 a supplanté le sigle BBC. Le caractère abscons de l'appellation est censé exprimer un surcroît de professionnalisme et, donc, garantir une meilleure performance, mais aussi offrir un statut de citoyen éco-responsable à l'acquéreur. Cf. Le Couédic Daniel, « Le passé pour présente demeure ? », in *Ethnologie française*, n°4, octobre-décembre 2012, pp. 747-759.

publiés ces dernières années. Leur renommée demeura toutefois modeste, faiblesse qui a nécessité de raffermir cet indispensable maillon intermédiaire par une manière de « session de rattrapage » organisée de façon inattendue, à l'aube du XXI^e siècle, par divers promoteurs (Nino Pilin) ou sociétés, à l'instar de Trabeco, « constructeur de maisons très individuelles [incluses dans une] collection haute construction ».

Une société de confiance

Faut-il y voir la fin de la production à caractère identitaire dans le champ domiciliaire qui, de tous, avait été le plus fertile en la matière ? Nous ne le croyons pas. Tout d'abord, il faut constater que la vague néo-régionaliste, bien que très amortie, trouve encore régulièrement à se reformer : le groupe BDP propose ainsi, en Provence, des maisons BBC où le sigle, détourné, désigne des « bastides basse consommation ».



Publicité « Bastides basse consommation », 2009

Mais surtout, une nouvelle façon de chosifier l'identité semble désormais à l'œuvre. Alors que le concept en avait été forgé pour qualifier *a posteriori* des architectures produites en opposition à une emprise excessive ou induite, le *régionalisme critique* semble désormais en passe de se muer en un vecteur de mobilisation mis d'emblée en avant pour soutenir une démarche collective consciente, organisée et ne dédaignant pas la médiatisation.

L'exemple le plus fameux, sur lequel Jean-Pierre Le Dantec avait d'ailleurs appuyé sa conclusion lors du colloque de 2003, est évidemment celui du Vorarlberg, dont le succès, mesuré à l'aune



Publicité « Trécobat », Ouest-France, 2011.

des publications et des voyages d'étude, ne se démentit pas¹⁸. Or, pas un ouvrage, pas un site consacré à l'architecture nouvelle de ce *land* autrichien n'échappe à l'évocation de son identité, qu'elle traduirait et fortifierait. Les gorgones pourraient d'ailleurs s'en réjouir en mesurant ici le succès parallèle – mais dont la corrélation n'est nullement avérée – du xénophobe *Freiheitliche Partei Österreichs* lors des récentes élections. Préférant se réclamer des muses, Helmut-Dietrich parle de « tradition innovante » et Marie-Hélène Contal commente affectueusement ce régionalisme de fait :

« Si ce mouvement a évité la stérilité culturelle du néo-régionalisme ou, au contraire, la banalisation, c'est que son véritable ressort n'était pas une affaire de style, mais une réflexion sur l'organisation de la vie collective. Les *Baukünstler*

ont travaillé sous les formes d'une démocratie renouvelée, décentralisée »¹⁹.

Dominique Gauzin-Müller confirme ce sentiment : elle évoque une « société de confiance » pratiquant la solidarité et le dialogue. Dans un ouvrage récent, elle relate en outre la genèse de cet élan né d'un triple refus : refus de l'embaumement d'une contrée louée pour ses beautés naturelles ; refus d'une modernité désincarnée ; refus de la normalisation. Il s'agit donc bien d'une « architecture de résistance » conforme à la définition qu'en a donné Kenneth Frampton :

« Par régionalisme critique, je ne pense en aucune sorte à un quelconque néo-vernaculaire. Je veux employer ce terme en référence aux conditions dans lesquelles une culture locale de l'architecture est développée en opposition expresse à une domination »²⁰.

Les « régions » ainsi caractérisées peuvent se superposer à d'anciennes entités –venant alors les conforter dans une ancestrale particularité –, mais elles sont également susceptibles d'en matérialiser de nouvelles, dont la pérennité n'est d'ailleurs pas garantie. Les architectures du régionalisme critique peuvent en outre se montrer éminemment paradoxales. Le premier usage de l'expression pour qualifier une production française en donne la mesure. En 1990, analysant pour *The architectural review* les récentes réalisations d'une phalange d'architectes bretons –

¹⁸ Le Dantec Jean-Pierre, « Supermodernisme global ou modernité globale », in *Construire dans la diversité*, op. cit., pp. 21-35.

¹⁹ Contal Marie-Hélène, Kapfinger Otto, Ritsch Wolfgang, *Une provocation constructive : Architecture contemporaine au Vorarlberg*, Paris, Ifa-VAI, 2003.

²⁰ Frampton Kenneth, « Cinq points pour une architecture de résistance », in *Poïésis*, n° 5, 1997 (1986), p. 178.

Michel Velly, David Cras, Jean Guervilly –, qui venaient de rompre brutalement avec le naturalisme ambiant pour s'adonner à un néo-modernisme sans concession, Penny McGuire y décela « une réaction salubre contre le conservatisme et le néo-breton rampant, un régionalisme critique »²¹. Dans une bataille à front renversé, l'ancien régionalisme faisait figure de menace pour l'identité bretonne, tandis qu'un avatar du Mouvement moderne pouvait lui redonner vigueur en la désengluant de la relation morbide au passé qui aurait caractérisé sa traduction architecturale.



Michel Velly, Mairie, Le Foeil, 1992. DLC.

Une atmosphère de convivialité

Le Vorarlberg est un *land* montagneux aux vallées isolées et aux bourgs modestes. Il est marqué par une ruralité où l'on situe spontanément le conservatoire des identités, le lieu de leur élaboration première, de leur survie, et, le cas échéant, de leur résurgence. C'est évidemment pourquoi le régionalisme eut d'emblée la maison pour objet de prédilection et la campagne ou le littoral comme terres d'élection. Or, désormais, ce sont les villes et leurs environs immédiats qui accueillent les plus vastes chantiers de la mise en exergue de référents identitaires, proches parfois du simulacre. En effet, les banlieues en restructuration, les nouvelles extensions et même les villes nouvelles sont dorénavant concernées par le déploiement de *New urbanism* longtemps considéré, de manière aventurée, comme une excentricité américaine.

L'expression a été forgée en 1991 et le concept s'est imposé dans l'actualité de l'urbanisme en 1993 où se tint le premier congrès voué à sa promotion. En 1996, largement inspirée par Andrès

Duany et Elisabeth Plater-Zyberk, une charte en a précisé les contours et les exigences²². Il a vite prospéré sur les ruines du Mouvement moderne, dont il a systématiquement pris le contre-pied, en affichant trois commandements : créer une communauté et un espace public en misant sur la densité et des formes urbaines appropriées ; façonner un paysage de la rue ; modeler l'environnement de manière à mettre en valeur l'histoire et la géographie du lieu. Un certain effroi devant l'ampleur de l'étalement urbain et la promotion du développement durable ont en outre permis aux champions du *New urbanism*, parfois soupçonnés de cultiver un hédonisme superficiel, de prendre de la hauteur théorique. En 1995, Peter Calthorpe a publié *The next american metropolis : Ecology, community and the american dream* auquel Duany et Plater-Zyberk ont répliqué, en 2000, avec un ouvrage qui a rencontré une remarquable fortune critique auprès d'un large public : *The rise of sprawl and the decline of the american dream*²³.

Curieusement, les observateurs français s'obstinèrent à lui dénier un avenir européen alors que dès 1989, aux portes de Paris, une telle pratique avait pris un essor spectaculaire au Plessis-Robinson, dont la réputation urbanistique, bien écornée par une profusion de grands ensembles, avait naguère reposé sur une cité-jardin des plus modernistes. Certes, les réalisations de l'agence DGA de Pierre Diener et Pierre Guirard témoignaient depuis des années d'un cousinage flagrant, mais elles se cantonnaient dans le domaine du loisir et semblaient donc relever d'une « secondarité » sans influence sur l'habitat permanent. Au Plessis-Robinson, aux portes de la capitale, il fallait se rendre à l'évidence : le phénomène sortait de son cantonnement vacancier, ce qui alerta enfin le Ministère de l'Équipement. En 2006, toujours persuadé que la démarche relevait d'une ascendance et d'une fibre américaine, il commanda une étude à Cynthia Ghorra-Gobin, spécialiste des USA, pour en connaître les arcanes²⁴.

²² Poticha Shelley R. et Alii, *Charter of the New urbanism*, New York, McGraw-Hill, 1999.

²³ Duany Andrès, Plater-Zyberk Elisabeth, Speck Jeff, *Suburban nation : The rise of sprawl and the decline of the american dream*, New York, North point press, 2000.

²⁴ Ghorra-Gobin Cynthia, *La théorie du New urbanism : perspectives et enjeux*, Paris, Ministère des Transports, de l'Équipement, du Tourisme et de la Mer : Direction Générale de l'Urbanisme, de l'Habitat et de la Construction, 2006.

²¹ McGuire Penny, « Brittany buildings », in *The architectural review*, n° 1119, mai 1990, p. 74.



Clough Williams-Ellis, Portmeirion, Gwynedd, 1925-1978. DR.

En fait, le propos était ancien et d'origine incontestablement européenne. Il serait aisé, en effet, de trouver au *New urbanism* des racines ancrées dans le *Städtebau* de Camillo Sitte, mais pour en rester au XX^e siècle, on ne saurait passer sous silence l'étonnant Portmeirion, dont l'excentrique Clough William-Ellis débuta l'édification en 1926 dans la baie de Cardigan. Architecte fortuné, décidé dès l'enfance à élever une ville selon son bon plaisir, qui était de réfuter ce qu'il tenait pour les exactions d'une modernité iconoclaste, ce Gallois consacra sa longue vie à concevoir cette folie à l'échelle urbaine. Il en fut tardivement mais spectaculairement récompensé : en 1956, Portmeirion reçut en effet la visite intéressée de Frank Lloyd Wright suivi, cinq ans plus tard, de Lewis Mumford, qui en fit la chronique chaleureuse dans *The New Yorker*.²⁵

Mais, évidemment, il faut situer à Port-Grimaud, en 1963, le moment fondateur de ce mouvement qui attendrait trente ans sa dénomination. François Spoerry, son inventeur et réalisateur, s'en expliqua ainsi :

« Mes collaborateurs et moi nous sommes attachés à organiser des espaces qui donnent l'impression de procéder de la longue

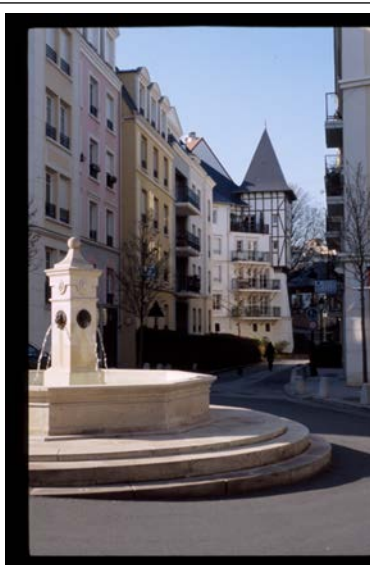
maturation, des hasards et du temps, des superpositions de volontés contradictoires »²⁶.

Chacun sait le tollé que ces propos et le chantier qui en résultait provoquèrent chez la plupart des architectes et des urbanistes, alors que l'adhésion populaire fut immédiate. Depuis, certains sont revenus sur leur jugement apriorique, tel Claude Parent, qui a courageusement écrit :

« À Port-Grimaud, il y a réellement un climat (..) C'est un peu exaspérant pour les architectes de ma génération qui ont si peu réussi à créer cette atmosphère de convivialité tant revendiquée pourtant dans les écrits et les discours »²⁷.

L'esprit bienveillant de la ville

En fait, Parent, comme Pierre Lajus, prêtent aujourd'hui intérêt aux dispositifs urbains qui furent alors expérimentés, mais ils demeurent sévères pour les édifices. Ils ne sauraient en effet donner quitus à Spoerry avouant sans détours son intention : « Je voulais affirmer sans ambiguïté la référence aux architectures traditionnelles ou régionales ». Or, force est de constater que les épigones de Sitte, en Allemagne, en Belgique et en France, depuis la fin du XIX^e siècle, n'ont connu de réussites durables qu'en associant aux formes urbaines soigneusement choisies dans un corpus historique, des architectures caractérisées par des références identitaires. Ce fut le cas à Metz, Thionville, Ypres, Roulers, etc. Selon l'expression de Geert Bekaert, un certain régionalisme y vint « concrétiser une expérience que le modernisme ne pouvait modéliser »²⁸. Les tentatives de découplage provoquèrent souvent le malaise ou l'incompréhension, voire l'hostilité. Évoquant Louvain-la-Neuve, Maurice Culot parla ainsi « d'efforts architecturaux démesurés et inappropriés », pointant spécialement l'obstination de ses maîtres d'œuvre à préserver leurs édifices de tout historicisme ou régionalisme, alors que le plan général de la ville renvoyait



François Spoerry, Le Plessis-Robinson, Quartier « Cœur de ville », Place François Spoerry/Rue du Grand Saint-Eloi, 1991-2000. DLC.

²⁶ Spoerry François, *L'architecture douce, de Port-Grimaud à Port-Liberté*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 51 et 61.

²⁷ Claude Parent cité par Marc Gaillard, préface à Spoerry François, *L'architecture douce*, op. cit., p. 16.

²⁸ Bekaert Geert, « La reconstruction ou l'heure de vérité », in *Resurgam : La reconstruction en Belgique après 1914*, Bruxelles, Crédit communal, 1985, p. 26.

²⁵ Mumford Lewis, « Crotch castle to Arthur's seat », in *The New Yorker*, janvier 1962, redonné in William-Ellis Clough, *Portmeirion : The place and its meaning*, Londres, Faber and Faber, 1963, pp. 90-94.

explicitement à l'héritage, comme le prouve l'explication que Raymond Lemaire en donna :

« Ce plan tire parti du message laissé par les vieilles villes issues des siècles de culture urbaine. On a voulu en extraire ce qu'elles contenaient de permanent dans le domaine de l'adaptation inégalée de l'environnement urbain à la vie tant de l'individu que de la communauté (..) : la succession rapide des séquences visuelles toujours renouvelées, le tracé sinueux des rues qui lient des places aux formes diverses »²⁹.

Nul étonnement à la vindicte de Maurice Culot : ses préférences le portent vers un néo-vernaculaire universel teinté d'une couleur locale, qu'il a personnellement mis en œuvre à Hardelot-Plage en 2005. Cette alliance d'un plan de ville simulant une longue histoire et d'une architecture s'adonnant au pittoresque a été facilitée par l'arrivée du post-modernisme dont Chanéac a vanté « la tolérance et le pluralisme aimable ». Précurseur en la matière, Spoerry disait produire « une architecture douce [faite] pour rassurer et plaire ». Quant à Philippe Pemezec, maire du Plessis-Robinson, il prétend « être guidé par la volonté d'éliminer tout élément de contrariété que la ville pourrait porter en elle ». C'est en effet d'une ville dont il parle car, ici, 2950 logements et les équipements afférents ont été construits sur 35 hectares entre 1990 et 2009. Selon son vœu, pour y installer la sérénité, « une architecture régionaliste, inspirée du lieu où se trouve le projet : l'Île-de-France », a été mise en œuvre³⁰.



François Spoerry, Port Grimaud, Grimaud, 1962-2000. DR.

²⁹ Lemaire Raymond, « Louvain-la-Neuve ou l'université moteur d'une ville nouvelle », in *Environnement*, janvier 1971, p. 30.

³⁰ Philippe Pemezec cité par Hervé Guénot, « Le Plessis-Robinson réinventé sa cité-jardins », in *Le Moniteur*, 30 mai 2008, p. 32.

La vox urbanistica s'en est émue, subodorant un populisme que les rodomontades de Philippe Pemezec pouvaient accréditer³¹. C'est donc avec des idées aprioriques qu'Olivier Namias, chroniqueur au bulletin de l'Institut Français d'Architecture, fit le déplacement. Il dut aller à résipiscence : « Disons-le tout net : se promener un jour ensoleillé rue du Pot-qui-mousse ou passage de l'Escargot-d'or et traverser la place Spoerry – [notre homme a en effet ici sa place] – n'est pas une expérience désagréable ». Et d'ajouter à son propre étonnement : « L'esprit bienveillant de la ville semble gommer tout mauvais esprit »³². Un charme opérerait donc dans cette édification de longue haleine ; les muses y auraient chassé les gorgones que Joseph Belmont, envoyé naguère par une administration centrale embarrassée, avait cru discerner et souhaité anéantir en tentant de contrecarrer le projet.



Louvain-la-Neuve, Gand rue/Traverse d'Esopé, c.1980. DLC.

Tout part de la parole

Doit-on pour autant balayer les réticences de ceux qui déniaient à quiconque le pouvoir de réécrire l'histoire et d'en installer des reliefs factices, ou qui se méfient des récits architecturaux élaborés dans l'imaginaire et dénoncent ces paravents à la violence du monde contemporain que constitueraient ces ensembles patelins ? Qu'Eurodisney, avec le secours de *Dysneyland imagineering* – auteur en 1994 de *Celebration*, la fameuse ville-attraction de Floride – se soit emparé du Val-d'Europe, à Marne-la-Vallée, et y ait fait appel aux multiples ressources de *New urbanism*, donne évidemment substance au doute sans qu'il soit nécessaire de se ranger dans l'ultime carré

³¹ Cf. Pemezec Philippe, *Bonheur de ville : Un maire au chevet de sa banlieue*, Paris, Eyrolles, 2007.

³² Namias Olivier, « Les nouveaux Robinsons du Plessis », in *Archiscopie*, n° 77, mai 2008, pp. 16-18.

des défenseurs du Mouvement moderne. Il serait toutefois réducteur d'en rester à cette objection de principe. Sans doute existe-t-il une troisième voie, qui éloigne du ressassement sans décourager ceux qui portent attention à l'altérité, aux particularités individuelles comme aux différences collectives. On peut même considérer qu'elle fut ouverte avec beaucoup d'à-propos, dès 1961 – antérieurement donc à la conception de Port-Grimaud –, par John Darbourne et Geoffroy Darke qui partageaient avec Spoerry le souhait de restaurer l'espace public et de retrouver une atmosphère familière, mais s'interdisaient la réplique. La rénovation de Lillington street, à Pimlico, un quartier parmi les plus populaires de Londres, leur fut l'occasion de démontrer qu'une quête identitaire – renvoyant ici à la mémoire ouvrière – pouvait se concevoir sans pasticher³³.



John Darbourne & Geoffroy Darke, *Habitat individuel groupé*, Northampton park, Londres, 1970. DLC.

Aujourd'hui, reprenant une formule de Paul Ricoeur, Philippe Madec souhaite lui aussi se pencher sur les « figures historiques cohérentes », mais il ne croit pas davantage qu'elles puissent se donner, prêtes au emploi, dans des formes archétypiques qu'il suffirait d'agencer avec savoir-faire. Pour lui, elles ne résident assurément pas dans le passé, serait-il filtré ; elles sont en devenir et ne peuvent s'approcher qu'au prix d'un patient travail d'observation et d'interprétation d'une indissociable trilogie - usage, quotidien, environnement, qu'il qualifie de *champs d'accord-*, où s'exprimerait le balancement d'une société « entre le rappel des archaïsmes fondamentaux et l'envie de

modernité »³⁴. Dans cette quête, Madec mise avant tout sur l'écoute :

« Donner son temps à la parole est la condition *sine qua non* du partage (...) Tout part de la parole. La forme on y arrive. Partir de la forme entretient la fausse fracture entre culture populaire et culture dite savante des architectes »³⁵.

Cette « fausse fracture » n'est pas sans rappeler « l'affectation à être simple » qui put être jadis reprochée aux tenants du jardin pittoresque, dont l'art n'était pas moins savant que celui des champions du jardin régulier. De même, on peut penser qu'en dépit de leurs dénégations, les maîtres d'œuvre de « l'architecture douce » ne sont nullement en reste de subtiles conceptions là même où ils prétendent pourtant se situer humblement dans la cohorte anonyme des constructeurs populaires. Pour Philippe Madec, réduire cette fracture supposée est nécessaire pour « maintenir la diversité de la présence sur le territoire avec tout ce que cela signifie de modes de vie variés »³⁶.

Nous sommes ici au seuil du troisième registre qui justifie de se pencher à nouveau sur la question de l'identité dans son cousinage avec l'habitation : la conscience sociale des enjeux de l'heure. Les modes de vie que pointe Madec sont une pierre d'achoppement pour la pensée architecturale, qui en devient souvent hostile aux sciences sociales. Les architectes sont en effet fréquemment portés à les négliger, soit qu'ils s'en considèrent pleinement imprégnés et dès lors dispensés de tout effort d'élucidation, soit qu'ils prétendent les changer et ne pensent donc pas nécessaire de s'attarder au décryptage de ce qu'ils mettent en voie d'extinction.



³⁴ Prémel Gérard, « Entretien avec Philippe Madec », in *Hopala !*, n° 26, juillet-octobre 2007, p. 15.

³⁵ Chessa Milena, Errard Dominique, « Entretien avec Philippe Madec, architecte-urbaniste : "L'architecture écoresponsable reste à inventer" », in *Le Moniteur*, 29 mai 2009, p. 42.

³⁶ Chessa Milena, op. cit., p. 45.

Dénier le nouvel état du monde

Si cette attitude négligente, en dépit de ses dénégations, a été incontestablement celle du Mouvement moderne, on ne saurait sans précaution en dédouaner le *New urbanism*. Assurer qu'un cadre aux allures immuables, simulant une lente maturation qui aurait trouvé son parfait achèvement formel à l'aube du XXe siècle, favoriserait notre épanouissement relève également de l'apriorisme. Certes, la satisfaction semble cette fois au rendez-vous : une enquête a récemment montré l'approbation de 70 % des habitants du Plessis-Robinson, qui sont venus vite et nombreux habiter cette ville pourtant très mal desservie par les transports en commun. Mais le spectacle de cette feinte immobilité est bien dérangeant quand les diagnostics écologique et économique annoncent l'imminence d'un basculement et provoquent des sauts sémantiques dans le domaine de l'urbanisme. Ainsi, pour les uns, *habitat* équivaut toujours à logement et singulièrement à maison, mais pour d'autres, il évoque maintenant de façon universelle et générique « l'habitat des hommes » dans une acception anthropologique, voire quasi écosystémique, au moment où la sauvegarde de notre planète devient problématique. L'identité – les identités vaudrait-il mieux dire – ne se montre pas moins polysémique. Surtout, elle semble peiner à opérer la mue qui lui permettrait d'affronter le nouvel état du monde.

Que signifie « identité régionale » quand les liens avec la société traditionnelle, qui en était le conservatoire présumé, se distendent irrémédiablement ? Que désigne l'identité familiale à l'heure de la recomposition banalisée ? Que qualifie l'identité professionnelle quand le travail se virtualise, se délocalise et souvent se dérobe ? Etc. Les introuvables réponses à ces questions laissent évidemment perplexe devant l'habitat, la place qu'on lui attribue, la protection concrète, affective et symbolique qu'on en attend. L'image de la particularité qu'on entend présenter et faire valoir, par fierté, par désir impérieux d'assumer un héritage ou, plus conjoncturellement, pour faire bonne figure dans la concurrence des territoires, conduit bien souvent à endosser les habits du passé. Elle ménage ainsi de nouvelles perspectives au « faux évolutionnisme » que Claude Lévi-Strauss a défini comme « une tentative pour supprimer la diversité des cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement »³⁷. Nous savons que le régionalisme architectural fut utilisé à cette fin durant l'entre-

³⁷ Levi-Strauss Claude, *Race et histoire*, Paris, Gauthier, 1982 (1952), p. 23.

deux-guerres et que le néo-régionalisme des décennies 1960-1970 reprit et perfectionna ce stratagème.

Un éternel recommencement

Ces temps pouvaient paraître révolus, mais le débat sur l'identité nationale récemment ouvert par le gouvernement français en fait douter. Certes, le 12 novembre 2009, à la Chapelle-en-Vercors, Nicolas Sarkozy a célébré une France bigarrée par nature, « un des pays les plus divers du monde ». Mais pour étayer son propos, il a par instant retrouvé les arguments lénifiants et l'intonation qui, depuis l'aube du XXe siècle, ont si souvent dissimulé une duplicité : la benoîte célébration de la particularité prélude en effet généralement à son cantonnement dans la nostalgie. « Chaque région a son climat, son ambiance, ses traditions ; un Français reconnaît d'instinct une région française et il s'y sent chez lui », a proclamé le Président, laissant à d'autres le soin de fixer les très strictes limites d'usage de cette lyrique reconnaissance³⁸. Quelques jours avant le discours présidentiel, Max Gallo, un de ses inspirateurs en la matière, avait d'ailleurs clairement indiqué l'avenir qu'on pouvait lui concéder. Dans un article donné au *Figaro*, après avoir affiché sa conviction que « la France (était) toujours menacée d'éclatement », il avait redit la dangerosité à ses yeux des langues régionales et de leur survie³⁹. La leçon avait été préalablement prodiguée et promptement assimilée. Dès le 16 octobre, un conseiller du ministre de la Culture, Frédéric Mitterand, interrogé à ce propos en avait livré la conclusion : « Le projet de loi sur les langues régionales (promis lors de la campagne pour l'élection présidentielle) n'est plus à l'ordre du jour »⁴⁰.

À nouveau donc, l'architecture et le paysage pourraient bien constituer une piètre compensation au démantèlement des différences les plus profondes, mais dans un cadre renouvelé. Les maisons individuelles populaires – nous l'avons vu – abandonneraient ce rôle qu'elles avaient si longtemps tenu pour se muer en vitrine d'un comportement écologique prétendument vertueux dissimulant en fait un changement d'artifice, pour soutenir une immuable politique d'accession à la propriété. La classe moyenne en ses banlieues résidentielles et en ses villes nouvelles prendrait alors le relais, chargée d'exprimer dans

³⁸ Sarkozy Nicolas, « Discours de M. le Président de la République – Déplacement dans la Drôme : La Chapelle-en-Vercors, jeudi 12 novembre 2009 », Paris, Service de presse de la Présidence de la République, p. 3.

³⁹ Gallo Max, « Les dix points cardinaux de l'identité française », in *Le Figaro*, 30 octobre 2009, p. 14

⁴⁰ « Langues régionales : Le projet de loi aux oubliettes », in *Ouest-France*, 28 octobre 2009, p. 7.

l'imaginaire une identité nationale vaguement régionalisée, supposée capable de défier la mondialisation, de surmonter les crises existentielles et de dominer les inévitables métissages dans une assimilation dont un décor urbain suranné, en suggérant des épisodes antérieurs à l'heureux dénouement, serait le rassurant creuset.

Il serait tentant, ici, de reprendre la critique virulente que Jean-Pierre Garnier et Denis Goldschmidt avaient adressée en 1978 à « La Nouvelle Politique Urbaine (NPU) » que le giscardisme promouvait alors pour donner un visage avenant à « la société libérale avancée ». À nouveau, en effet, les muses sont poussées sur le devant de la scène, mais leur musique délicate peine à étouffer le ricanement des gorgones⁴¹.

⁴¹ Garnier Jean-Pierre, Goldschmidt Denis, *La comédie urbaine ou la cité sans classe*, Paris, Maspero, 1978.